

genre de vie du fermier d'autrefois que du chef d'une nation puissante, prospère et policée.

Une troisième salle nous offre une scène du même genre, quoique avec un sujet tout différent. Ce sont ici les augustes et saints personnages de la dernière cène qui sont en évidence, dans la disposition où nous les a représentés Léonard de Vinci. Les personnages sont pareillement en cire, et les costumes ne laissent rien à désirer. Le Sauveur est assis à une longue table au milieu de ses 12 apôtres. St. Jean est à la droite de son maître et St. Pierre à la gauche. Un calice, des plats nombreux chargés de différents mets, sont étalés sur la table. Au moyen d'un mécanisme dérobé aux regards, chaque personnage exécute un mouvement particulier qui se répète à des intervalles assez éloignés. Mais, si la décoration et les costumes sont bien propres à nous reporter à des jours d'autrefois, l'expression des figures et les mouvements des personnages n'ont pu nous faire reconnaître l'inspiration dans l'artiste à qui ces pièces sont dues. Le Sauveur porte alternativement ses regards à droite et à gauche, remuant les lèvres et bénissant de la main ; mais on a peine à distinguer si ces inclinations de tête ne sont pas plutôt des menaces, et ces mouvements de bras, une malédiction. St. Jean laisse à douter de son sexe, par la seule inspection de sa figure imberbe ; Judas est peut-être, de tous ces personnages, le mieux réussi ; placé à la suite de St. Jean, sa figure d'Harpagon, à front étroit disparaissant sous un toupet de cheveux raides qui viennent se rabattre sur les sourcils, offre un contraste frappant avec la douce figure du disciple vierge. L'ensemble nous a paru bien inférieur, à un groupe de même genre, doué pareillement de mouvements, que nous avons vu au musée Barnum, à New-York il y a quelques années.

Les Canadiens de Chicago, la plupart nés en Canada, parlent encore leur langue, mais il fait peine de voir, comme ils assaisonnent à chaque instant leurs discours de mots anglais. Nous nous récriions parfois en Canada contre les anglicismes qu'on introduit chaque jour dans notre belle langue ; mais ce n'est encore là qu'une ombre de ce qui se